

THOMAS TROFIMUK

L'oiseau
rare

vib éditeur

Thomas Trofimuk

L'OISEAU RARE

roman

*Traduit de l'anglais (Canada)
par Sophie Voillot*

*Pour Cindy-Lou
et
Kathleen Marie Trofimuk*

Imaginons un homme perché sur un littoral rocheux, le regard tourné vers la mer, méditant la question, celle qu'on murmure en levant les yeux la nuit vers un ciel fou d'étoiles – ces tourbillons de lumière vieux de millions d'années – alors que tout s'éloigne, ou s'approche, ou nous tourne autour : Qu'y a-t-il là-bas ?

Cet homme est un gars ordinaire, hormis le besoin d'océan qui le démange. Du genre qui n'hésite pas à faire de longs détours pour se tenir sur une plage et regarder la mer. Du genre à se garer au bord de l'autoroute ou du chemin, à descendre du train, à quitter l'autobus pour aller se planter sur le rivage de l'océan qui s'y trouve, ébloui, vibrant d'admiration. Souvent, suivant son humeur, il lui arrive de fredonner l'Adagio pour cordes de Barber. Il croit se souvenir que ce morceau faisait partie de la musique exécutée à l'enterrement de JFK. Il peut se tromper, mais il n'a aucun mal à s'imaginer la fanfare militaire jouant avec une majesté douloureuse en tête d'une longue file de véhicules noirs. Musique parfaite pour le cortège funèbre d'un président, musique idéale pour l'océan. Ils sont assez grands, les océans, pour soutenir la tristesse de l'Adagio de Barber. Parfois, les premières notes de ce morceau sont juste là, au fond de sa gorge, en attente, toutes prêtes. Dès qu'il se met à fredonner, toutes les autres notes semblent savoir ce qu'elles ont à faire pour former la mélodie.

Il pleut. Il porte une vilaine casquette de baseball bleu marine qui a connu des jours meilleurs, enfoncée jusque sur ses sourcils pour le protéger de la pluie. Il secoue la tête, s'étonne de la redondance de cette averse près de la mer. Il y a déjà tellement d'eau dans la houle qui monte et descend, dans le flux et le reflux des marées, dans une vague, puis une autre... tant d'eau, et pourtant il pleut. Il sourit à l'océan.

L'endroit est désert, rocailleux. Ce roc paraît ancien, semble avoir été écrit dans une langue antique, oubliée. Il a lu quelque part qu'il existe des sites fossilifères le long de cette côte. Il n'en doute aucunement. Il inspire profondément. Pense : vert, humide, incompréhensible.

Il lève les yeux, s'efforce de percer du regard le ciel zébré de gris, dérive à nouveau vers la seule question qui importe. Il sait

qu'il n'est pas le premier à se percher, songeur, sur le bord de l'océan. D'un bout à l'autre du temps, les êtres humains se sont dressés à la lisière de l'insaisissable, happés par le mystère de l'inconnnaissance. Nous ne concevons plus la mer comme terrifiante, mystérieuse, inhospitalière. Pas aujourd'hui. Si l'on a perdu toute déférence, tout respect pour les océans, c'est parce qu'on ne dépend plus d'eux. On les survole à 1500 mètres d'altitude, remarquant peut-être le miroitement du soleil ou la danse des couleurs.

Seulement, cet homme-là n'a aucune difficulté à éprouver du respect, de la crainte même. Aucun mal à évoquer une méditation sur le courage. Plongé dans sa contemplation, il perçoit la froideur de la mer, saisit ce vert et ce gris insensibles, les ondulations profondes de ce cœur. Il en faut, du courage, pour affronter passionnément l'inconnu. Il voudrait ne rien savoir de la mer. Ainsi aurait-il eu la certitude de bien posséder ce courage. Mais on n'efface pas ce que l'on sait, se dit-il; cette rumination n'est qu'un jeu auquel s'adonne un idiot pétrifié devant l'inconnu.

*La meilleure carte ne donne pas toujours le chemin
On ne voit pas ce qui se cache juste derrière le coin
Il arrive que la route passe par des zones de nuit
Et que l'obscurité soit ta meilleure amie*

BRUCE COCKBURN,
paroles de la chanson «Pacing the Cage»

UN

*Institut sévillan de santé mentale
Séville, Espagne*

Le passage de la liberté à l'incarcération n'est jamais aisé. Passer d'une santé mentale non reconnue, non vérifiée, à la démence diagnostiquée est tout aussi problématique. La première fois que l'infirmière Consuela Emma Lopez entra dans son univers, ce ne fut pas sans nervosité, sans l'inquiétude d'un moineau picorant le sol à quelques mètres d'un chat parfaitement immobile. Drogué, attaché sur un lit dans la salle d'admission, il ne bougeait pas. Il était arrivé à l'Institut à grands coups de gueule et de pieds.

En entendant les cris, Consuela s'était demandé de qui il s'agissait et ce qui avait bien pu le mettre dans un état pareil. Elle aurait pu balayer l'incident, n'y voir rien de plus qu'une admission bruyante et pas très jolie dans une longue série d'admissions bruyantes et pas très jolies. Mais le cri de douleur que pousse un être en détresse l'atteint toujours en plein cœur. Le son de la voix de cet homme l'a obligée à s'interrompre, à lever les yeux de son ouvrage, à souffrir un peu. Le timbre particulier de cette voix s'est réverbéré en elle. Elle s'est sentie concernée, immédiatement. Ce n'est pas un trait de sa personne qu'elle aime particulièrement. Mais ce n'est pas non plus un défaut de se sentir concernée. C'est une bonne qualité chez une infirmière. Elle préférerait juste avoir la carapace plus dure, plus épaisse.

C'est presque sur la pointe des pieds que Consuela entre dans la chambre, sans bruit mais pas assez timidement pour suggérer qu'elle est mal à l'aise dans la salle d'admission. On a tamisé l'éclairage et tiré un rideau autour de son lit. Ils l'ont drogué, se dit-elle, ils attendent que les calmants fassent effet. Elle jette un coup d'œil par une fente du rideau. Difficile d'estimer quel âge il a, mais elle dirait

trente-cinq, peut-être trente-huit ans, malgré les cheveux gris tirant sur le blanc. Il a un visage étroit, bienveillant, mais on voit qu'il vient de traverser quelque chose, une expérience pénible, une épreuve quelconque. Il a des poches sous les yeux et des égratignures – dont certaines plus profondes que d'autres – en travers du front. On lui a bandé la mâchoire.

Consuela trouve sa fiche accrochée au mur du fond, l'ouvre d'une chiquenaude et n'y voit qu'un exercice d'ambiguïté. Quelques rares détails au sujet de l'endroit où on l'a trouvé. Les mots «Détroit de Gibraltar» et «Palos». Pas de nom. Une note sur le sédatif qu'on lui a administré : une forte dose de Rohypnol. Et un numéro.

Les infirmières parlent. Elles se racontent des histoires à la pause-café. Deux heures plus tôt, une camionnette noire est arrivée et il en est sorti trois membres de la police nationale tenant, coincé entre eux, le nouveau patient qu'ils ont présenté à l'admission, emballé bien serré dans une camisole de force. Les vêtements maculés de sang, la chemise déchirée. Malgré les liens qui le retenaient, il était déchaîné. Il venait de casser le nez de l'un des policiers en lui portant un coup de tête au visage. Ils ont bredouillé qu'il s'appelait Bolivar et qu'on l'avait trouvé dans le détroit de Gibraltar.

— Dans le détroit ? avait relevé une infirmière. Vous ne voulez pas dire à proximité du détroit, plutôt ?

Le flic l'avait toisée avec un mépris catégorique, déshumanisant, avait signé les papiers qu'on lui tendait, laissé tomber le stylo sur le comptoir et filé en vitesse. Pour ces hommes, l'expérience pénible, ç'avait visiblement été le transport et le transfert de ce patient. Ils étaient bien contents de s'en débarrasser. Consuela, qui les a vus s'en aller, se souvient de les avoir trouvés très sérieux, sévères : même s'ils avaient eu les deux poches de leurs pantalons remplies de clowns, ils n'auraient pas souri. Ils lui avaient rappelé son ex. L'uniforme noir, tout raide. Cette expression de sérieux intense. Le genre de type qui suit les ordres

sans se poser de questions.



Deux jours plus tard, quand Bolivar ouvre les yeux, il est calme et paraît lucide. Bien qu'il soit attaché sur son lit, un policier monte toujours la garde dehors, dans le couloir : on ne sait jamais. Assis bien droit sur sa chaise en bois, à gauche de la porte, le flic vérifie l'insigne d'identité de tous ceux qui entrent et prend des notes sur sa planchette. C'est la cinquième fois pour Consuela ; le garde la regarde à peine.

— ¿ *Qué día es éste ? Por favor.*

Le nouveau patient fixe Consuela du regard. Il parle d'une voix exigeante, presque autoritaire. Une voix sans doute habituée à donner des ordres. Il lève la tête, s'efforce de distinguer ce qui l'empêche de sortir du lit.

— *Qué ?*

— ¿ *Qué día es éste ?* Quel jour sommes-nous ?

— On est dimanche, répond Consuela.

— Dimanche ? Quelle date ?

Poursuivant son interrogatoire, il tire sur les attaches de ses poignets.

— Dimanche, quatrième jour d'avril.

— Avril ? Août, vous voulez dire. Où suis-je ?

Il fait jouer une cheville contre ses liens.

— Séville.

— Comment suis-je arrivé ici ? Que m'est-il arrivé ?

— On vous a amené ici...

Elle s'interrompt. Que peut-elle lui dire, en fait ? Elle n'en sait trop rien.

— J'étais à Palos et tout est parti de travers. Il y avait deux filles. Elles n'ont rien ? Tout s'est mis à aller horriblement mal...

Sa voix s'amenuise au fur et à mesure qu'il discerne les réponses à ses questions.

— J'étais à Palos. Je revois du verre brisé. Des gens qui crient. Les navires étaient ancrés au port.

Il s'interrompt. Lève vers elle des yeux chargés d'une telle attente.

— Et après ? demande-t-il.

— Et après ?

Que voulait-il, cet homme ? *Et après* quoi ? Que cherchait-il ? Qu'espérait-il s'entendre dire ? Consuela hausse les épaules et lui rend un regard plein d'espoir, cherchant de l'aide.

— Pourquoi suis-je attaché sur ce lit ? Je me porte à merveille. Mes vaisseaux, par contre. Ont-ils... ont-ils levé l'ancre ?

Irrité, il tire d'un coup sec sur les liens de ses poignets.

— Vos vaisseaux ?

Elle pense qu'elle ne devrait sans doute pas dire un mot de plus. Qu'il devrait y avoir des médecins dans les parages. Les psychologues de cet asile figurent parmi les meilleurs du monde. Au cours de sa longue histoire, l'Institut a eu pour patients des gens de partout en Europe ; un ou deux rois et une poignée de princesses rebelles y ont même brièvement élu domicile. Il a fait partie des premiers asiles du monde à vraiment essayer de venir en aide aux malades mentaux, de comprendre la cause première des maladies. Lorsqu'il a ouvert ses portes, ce qu'ailleurs en Europe on appelait traitement s'enlisait encore dans des errances consistant à expulser les démons, à envoyer les gens au bûcher ou à les noyer pour sorcellerie – cures remarquablement finales et même fatales –, tandis que l'Institut sévillan s'occupait véritablement de ses malades. Cet endroit, cet hôpital des innocents, leur tient lieu de refuge relativement sûr depuis de nombreuses, nombreuses années.

— Je vais chercher un docteur, dit Consuela en tournant les talons.

— Attendez.

Elle s'arrête.

— Donnez-moi un téléphone, lance-t-il brusquement. Je voudrais passer un coup de fil.

— Pardon ?

— Un téléphone, nom de Dieu. Écoutez, je m'appelle Colomb. Christophe Colomb. Je connais la reine ; la reine et le roi. Ils répondront de moi. Je dois piloter trois vaisseaux sur la mer occidentale. On s'est mis d'accord, nom de Dieu ! Vous n'avez qu'à les appeler.

Ouah, se dit Consuela, saisie par le ton de certitude sincère de sa voix. Il ne doute pas de ce qu'il dit. Consuela y va d'une petite expérience de son cru.

— Vous voulez dégringoler par-dessus le rebord de la Terre ? Vous voulez mourir, c'est ça ?

— Vous ne croyez tout de même pas... seul les niais prêtent foi à cette histoire de bonne femme. Essayez de ne pas sous-estimer mon intelligence et je vous rendrai la pareille.

— Je vais informer le D^r Fuentes de votre réveil.

— Oui, dites à votre docteur que j'ai faim, que j'ai envie de pisser et que je ne suis pas fou.

Consuela ferme la porte ; le déclic se répercute dans le couloir de pierre. Elle passe devant le service d'admission et se dirige vers le bureau du D^r Fuentes. Elle frappe à sa porte. Attend. Frappe de nouveau. La porte s'ouvre en grinçant, lentement.

— Oui. Qu'y a-t-il ?

Il prononce ces mots avec l'attitude d'un homme plongé dans une tâche irritante et pour qui cette intrusion représente la cerise sur le gâteau de l'énervement. Le D^r Fuentes est grand, rasé de près, minutieusement bureaucratique. Il vient d'être nommé chef du personnel de l'Institut. Consuela n'est franchement pas convaincue de sa compétence en tant que médecin.

Il lui tient la porte ouverte d'une main tout en tripotant de l'autre les boutons de sa blouse de laboratoire. Le couinement d'une chaise contre le sol dallé sort de l'intérieur du bureau.

— Le patient 9214 s'est réveillé.

Consuela décide qu'elle n'a pas envie de savoir qui d'autre est présent dans la pièce. La barbe ! Elle déteste

ces histoires-là, les intrigues de bureau. Si elle identifiait le contenu humain du bureau du D^r Fuentes, elle se retrouverait au milieu de quelque chose. Il n'y a pas eu de couinement, se dit-elle. Ce n'était rien. Il n'y a pas eu de couinement.

— Merci.

Le docteur lâche la porte, mais la rattrape immédiatement.

— Attendez. Il est toujours sous sédation ?

Elle hoche la tête. C'était de bonne guerre. Il n'y avait aucun moyen de savoir à coup sûr si ce nouveau patient n'allait pas exploser de nouveau ou s'il avait terminé.



Consuela se réveille à son heure habituelle, en pensant à ce patient qui voulait qu'elle appelle un roi et une reine morts depuis près de cinq cents ans, et au téléphone encore. Ça l'intrigue. Indépendamment de ses vociférations, la couleur de sa voix lui a plu. Une voix de terre brûlée avec, au fond, la teinte et la texture du sable fin.

Comme elle ne travaille pas aujourd'hui, elle moule du café, met de l'eau à bouillir et prend le temps de presser son café à la main. Dès qu'elle repousse les battants de la fenêtre de la cuisine, elle prend conscience de la différence de qualité de l'air, qui ne s'est pas vraiment rafraîchi pendant la nuit. La climatisation de son appartement travaille maintenant à contre-courant de la fenêtre ouverte. L'air chaud et sec pèse de tout son poids sur la masse froide qui souffle de l'intérieur.

Elle va et vient dans toutes les pièces en attendant que le soleil se lève sur le Guadalquivir. L'aurore fait partie des avantages de l'appartement au bord de l'eau qu'elle habite depuis six ans. Elle adore ses matinées en tête à tête avec la fine poussière de safran qui rosit peu à peu ses murs. En plus, Consuela a hérité de rayonnages qui occupent tout un mur du salon et qu'elle n'a eu aucun mal à remplir, ajou-

tant même deux bibliothèques dans la chambre.

Elle s'arrête ce matin devant sa rangée de livres à lire : ceux qu'elle a achetés à la suite d'une critique, parce qu'ils sont mentionnés dans un autre livre, parce qu'on les lui a recommandés ou que leur couverture l'a captivée. Elle marque une pause devant *Les Villes invisibles* de Calvino. Passe un doigt sur le dos de *Ridley Walker*. Incline un volume rassemblant *Tropismes* et *L'Ère du soupçon* de Nathalie Sarraute, comme pour le sortir de là : il s'agit d'un ajout récent, déniché chez un bouquiniste de Madrid, au bas d'une pile ; couverture hideuse, mais le titre avait un je-ne-sais-quoi. Elle finit par choisir *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov. Mais, décrétant qu'on ne commence pas un roman le matin, elle emporte le Boulgakov dans sa chambre et le dépose sur la table de nuit.

Dans la cuisine, elle ouvre le journal et a tout de suite envie de fumer. Le café, le quotidien, l'heure qu'il est, tout rallume le souvenir d'une cigarette. Quatre ans sans fumer et toujours l'envie qui revient. Moins souvent maintenant, mais tout de même. Consuela parcourt mentalement le tableau récapitulatif des endroits où il lui arrivait de cacher des clopes. C'est ridicule : depuis le temps qu'elle a pillé ou abandonné toutes les planques de l'appartement, elle sait pertinemment qu'il n'en reste plus une seule. Mais elle se rappelle très bien où elles étaient.

Les moineaux s'amuse dans les orangers et les palmiers qui bordent le fleuve, flirtent avec la noirceur de l'eau, électrisés par la promesse de l'aube, à croire qu'ils ont la mémoire si courte qu'en se levant le soleil leur fait chaque fois une grosse surprise. Les oiseaux ont-ils le souvenir des jours ? Pas un nuage dans le ciel lilas qui annonce l'aurore. Encore une journée torride, à tous les coups.

Et la une du journal qui ne parle que d'attentats à la bombe, de scandales et d'assassinats. Des ramifications des attentats, de celles des assassinats. D'accusations scandaleuses, de la peur que d'autres bombes se matérialisent.

Consuela le feuillette jusqu'au cahier *Arts et spectacles* où

se trouvent les films, dont certains sont d'une violence abrutissante. Il y en a même un où il est question de bombes – ce qui la fait sourire un peu –, mais la majeure partie des nouvelles est tout de même agréable. À vrai dire, ce ne sont pas des nouvelles du tout.

Consuela appuie sur le piston du Bodum et se verse un grand café. De l'autre côté du fleuve, elle contemple la ville et se demande de quoi elle avait l'air cinq cents ans plus tôt, avant que les Européens découvrent le Nouveau Monde, avant que Christophe Colomb fasse voile de Palos. Pourquoi veut-il faire ce voyage-là, le nouveau patient ? Et pourquoi Christophe Colomb ? Pourquoi pas Gengis Khan ou l'un des empereurs romains, ou même, s'il faut rester en Espagne, Pablo Picasso, Salvador Dali ou Ferdinand d'Aragon ? Il n'a pas l'air si intéressant que ça, Christophe Colomb. Ce désir obsessif de découverte. Cet impérieux besoin d'être cru. Acharné au point d'ignorer l'avis de nombreux savants qui avaient parfaitement raison lorsqu'ils lui serinaient que la Chine était trop loin, qu'il n'y arriverait jamais. Pas très amusant.

Elle engloutit une lampée de café en pensant : Ah, mais on ne choisit pas nos chimères.

Consuela serait bien en peine de démêler si ce qu'elle sait de Christophe Colomb est historique ou si elle ne se souvient qu'à moitié des adaptations hollywoodiennes qu'elle a vues au cinéma.

— Dieu que je peux avoir envie d'une cigarette, avouet-elle au soleil qui, jaillissant du fleuve jusqu'au ciel, lui éclabousse les yeux de jaune.



Même si Consuela n'avait pas assisté à la première rencontre, elle avait pu juger de son effet d'après l'évolution de son patient. Christophe Colomb était passé d'une lucidité un tantinet saugrenue à une invraisemblable frénésie, bref de la conversation à l'incohérence. Ça devait avoir été toute une séance. Par la suite, il avait paru perdre tout à fait

la raison, dans les limites des sédatifs et des antipsychotiques qu'on lui prescrivait sans arrêt, à trop fortes doses, et dont certains étaient si peu connus que Consuela avait dû les chercher dans le répertoire. On lui reflait tout et n'importe quoi, à Colomb, du moment que ça le maintenait calme, placide, inoffensif. Colomb qui refusait de se vêtir. Au mieux, dans les couloirs, les cours ou les jardins, il s'enveloppait dans une robe de chambre. Il n'en avait rien à faire, voilà tout. Dans sa chambre, il vivait nu en permanence. Il y était resté des jours, des semaines à écumer comme un idiot, effondré dans un coin. À fixer du regard le mur de pierre, à se balancer d'avant en arrière, à bafouiller :

— Navires à la mer. Navires à la mer. C'est moi. C'est moi. Navires à la *mer! Moi! Moi! MOI!*

C'était devenu son mantra; ça et ses demandes constantes pour savoir quel jour on était. Le passage du temps, c'était important pour Christophe Colomb. Il s'en préoccupait avec un zèle obsessionnel. Même quand la dernière mise au point de ses médicaments le plongeait dans le cirage, il trouvait le moyen de savoir quel jour on était et depuis combien de temps il était arrivé à l'Institut.

Les préposés aux malades redoutaient d'entrer dans sa cellule. *Chambre*. Ils redoutaient d'entrer dans sa chambre. Le Dr Fuentes tient à ce que son personnel appelle les cellules chambres. Elles ressemblent bien plus aux premières qu'aux secondes, mais c'est lui le patron. Le patient 9214 était aussi rusé qu'agile. En plus, il ne faiblissait pas. Du moins pas physiquement. Quand ils devaient entrer, que ce soit pour laver Colomb ou pour l'examiner, Consuela l'assommait avec la dose maximale de Diazepam pouvant lui être administrée sans risque. Même amorti à ce point, il n'en restait pas moins dangereux. Toujours partant pour se fendre d'un invraisemblable coup de tête ou de pied. Pendant les semaines qui avaient suivi son arrivée, Consuela avait dû ravalé plusieurs fois une certaine crainte à sa vue; se forcer au calme, à prendre de lentes inspirations régulières. Elle n'a pas oublié la frayeur qu'il lui inspirait.

Consuela n'ose entrer dans sa chambre sans être accompagnée d'un surveillant que depuis quelques semaines. Les premiers jours, tant qu'il était attaché, elle se débrouillait toute seule sans problème. Mais depuis qu'on lui avait ôté les attaches, il pouvait se montrer d'une violence imprévisible. Incohérent, avec des instants de lucidité occasionnels ponctuant un flot de charabia. Encore maintenant, il lui arrive de se débattre avec la fureur du juste et une incroyable détermination à s'échapper. Ce qu'il veut, Colomb, c'est prendre la mer. Cela ressort clairement de son bla-bla. À l'en croire, il va se passer là-bas quelque chose d'effroyable. Une catastrophe que lui seul peut empêcher. Il y a des jours où Consuela se demande si elle ne devrait pas tout simplement l'informer que le véritable Christophe Colomb a réussi la traversée vers le Nouveau Monde, que tout est déjà découvert depuis belle lurette. Et qu'il n'a véritablement posé le pied ni en Inde ni au Japon. Qu'il s'est plutôt aventuré en terrain vague, grouillant de dangers et pas très rentable. Un peu d'or. Quelques oiseaux intéressants. Terres à saisir en abondance. Le véritable Christophe Colomb a fait le trajet vers le Nouveau Monde aller-retour. Mais elle se dit que ça serait méchant de lui raconter l'histoire. Il ne fait de mal à personne, cet homme, en se prenant pour Christophe Colomb.

Pendant le restant du mois d'avril et tout le mois de mai, Colomb sert de banc d'essai pour divers régimes de médicaments antipsychotiques. C'est vers la fin mai que le D^r Fuentes annonce ses fiançailles avec l'infirmière qui se trouvait très probablement dans son bureau, ce matin d'avril. Sergio, l'un des meilleurs surveillants, meurt dans un accident d'escalade en montagne au début juin. Quant à Consuela, elle continue comme si de rien n'était, elle persiste à sortir avec des hommes qu'au bout de quelques heures de mensonges autour d'une table elle trouve pour la plupart inintéressants. À peine le mince vernis d'intérêt véritable s'écaille-t-il que Consuela s'évade en buvant trop de vin, ce qui l'amène tôt ou tard à dire quelque chose de

franc, en général de cassant et direct. Or, face à la vérité toute nue, la plupart des hommes déguerpissent en hurlant. Consuela sort rarement deux fois avec le même homme.



Le 25 juin, c'est l'anniversaire de Consuela. Dès son arrivée au travail, elle jette un coup d'œil à travers le guichet muni de barreaux sur l'homme qui dans son univers à elle ne correspond qu'à un numéro, alors que lui, il sait comment il s'appelle. Cet homme, officiellement, elle le nomme patient 9214. Officieusement, bien sûr, c'est Christophe Colomb.

Consuela s'arrête devant la porte du patient 855, dans l'aile D. À l'intérieur se trouve le pape, enfin, une patiente qui se prend pour le pape. Il faut déjà une certaine dose d'optimisme pour s'imaginer qu'il pourrait exister une femme pape, et bien entendu, ce n'est pas elle.

Malgré le peu de chances qu'on en vienne jamais à avoir une femme pape, Consuela l'aime bien, celle-là. De la papesse Cecilia Première émane une douceur majestueuse. Consuela aime bavarder avec elle : elle ne manque jamais de la bénir. Ça ne la dérange pas du tout de baiser son anneau chaque fois qu'elle entre ou sort de sa chambre. Elle ne sait pas vraiment si ça se passe de cette façon avec le vrai pape. Est-ce qu'on lui baise l'anneau ? Baiser la bague de quelqu'un, est-ce un signe de respect suprême ?

Consuela ouvre la porte.

— Bonjour, Votre Sainteté.

— Oh, bonjour, ma chère. Dieu vous bénisse. Dieu vous bénisse.

Par-dessus deux peignoirs, la papesse porte une veste d'intérieur violette richement brodée. Elle tourne vers Consuela son sourire édenté, sa peau livide, ses cheveux de sable gris. Elle tend la main et Consuela ne se le fait pas dire deux fois, prend congé de la papesse et retourne jeter

un coup d'œil sur Colomb.

Il dort à poings fermés. Bien que la pièce soit faiblement éclairée, elle distingue quelques mèches de cheveux gris éparses sur l'oreiller. Consuela referme le guichet d'observation, tourne les talons et repart en secouant la tête, moitié de pitié, moitié d'admiration devant sa tenace, son indomptable détermination. Même dans les moments les plus lucides, pas une fois il n'a dévié de sa version. Il s'appelle Christophe Colomb et sa mission dans la vie consiste à s'aventurer vers l'ouest sur le sombre océan, afin de découvrir la route qui mène aux Indes orientales et en Chine. Il trouvera une nouvelle manière d'acquérir les épices de l'Est. Même dans son état de sédation, ses élucubrations confirment cette obsession.

En 2004, dans un institut psychiatrique de Séville, un homme qui prétend être Christophe Colomb fait le récit de ses aventures. L'infirmière Consuela l'écoute, cherchant à savoir ce qui a pu pousser cet homme cultivé et séducteur à rompre ses amarres avec la réalité.

Tandis que Christophe Colomb relate ses exploits, Émile Germain, un agent d'Interpol posté en France, reçoit une alerte au sujet d'un individu sur lequel l'agence cherche à mettre la main. Les indices qu'on lui fournit le mènent précisément à Séville, sur les traces du grand voyageur...

Écrit avec beaucoup de sensibilité, *L'oiseau rare* est un roman onirique et poignant qui navigue dans les eaux troubles de la psyché humaine, à la frontière du passé et du présent, de la vérité et du fantasme.

THOMAS TROFIMUK vit à Edmonton. Il est romancier, poète, dramaturge et nouvelliste. Ce troisième roman a remporté, dans sa version originale anglaise (*Waiting for Columbus*, 2009), le prix de la ville d'Edmonton et a été en lice pour le prestigieux prix IMPAC de Dublin.

ISBN: 978-2-89649-396-8




Groupe
Livre
Québecor Média